

Histoire des Treize

Introduction

Balzac a publié *Histoire des Treize* entre 1833 et 1835 (*Ferragus*, 1833 ; *Ne touchez pas à la hache*, devenu *La Duchesse de Langeais*, 1833-1834 ; *La Fille aux yeux d'or*, 1834-1835), c'est-à-dire dans les premières années de la monarchie de Juillet, qu'il avait en horreur. Ce sont encore ses débuts en tant que romancier consacré mais *Les Chouans* (1829), *La Peau de chagrin* (1831), la première version du *Colonel Chabert* (1832) et *Eugénie Grandet* (1833) ont paru un peu plus tôt. *Histoire des Treize* s'inscrit dans un ensemble intitulé *Scènes de la vie parisiennes* mais, à cette date, il n'est pas encore question de *La Comédie humaine* et du système des « personnages reparaissant », dont l'idée lui viendra tandis qu'il composera *Le Père Goriot* (1835).

Histoire des Treize forme cependant une minuscule anticipation de ce vaste ensemble : il s'agit de la réunion de trois nouvelles, réunies sous un titre général, dont les intrigues ne forment pas la suite les unes des autres – au contraire, Balzac y prend la chronologie à rebours puisque *Ferragus* se déroule en 1820 (ou 1819), *Ne touchez pas à la hache* en 1818 puis 1823 et *La Fille aux yeux d'or* au printemps 1815 ; soit sous la Seconde Restauration et les Cent-Jours, sur une période de seulement cinq ou six ans. Le souvenir de la Révolution et surtout de l'Empire est encore très vif.

Chaque nouvelle s'organise autour d'un personnage appartenant à la société des Treize : respectivement Gratien Bourignard dit Ferragus, Armand de Montriveau et Henri de Marsay. Si les Treize sont évoqués dans chaque récit, comme un groupe d'individus, Ferragus apparaît nommément aussi dans *La Fille aux yeux d'or* et de Marsay est déjà présent dans *Ferragus* et dans *La Duchesse de Langeais*. S'ajoute à eux un personnage secondaire mais également affilié, le marquis de Ronquerolles, qui joue un petit rôle dans chacune histoire. Extérieur à l'association des Treize, Auguste de Malincourt occupe une place importante dans *Ferragus* et est mentionné dans *La Duchesse de Langeais*, comme le vidame de Pamiers et Mme de Sérisy, sœur de Ronquerolles. On apprendra dans *Le Contrat de mariage* que la baronne de Maulincour, grand-mère d'Auguste (*Ferragus*) est aussi la grand-tante de Paul de Manerville, l'ami de de Marsay présent dans *La Fille aux yeux d'or*. Enfin, il est lointainement question du banquier Nucingen dans *Ferragus* et dans *La Fille aux yeux d'or*. Le système des

« personnages reparaissants » commence ainsi à se mettre en place, dans un milieu restreint : les protagonistes de *La Duchesse de Langeais* et de *La Fille aux yeux d'or* appartiennent à la société du faubourg Saint-Germain, comme Auguste de Maulincour. Le banquier Nucingen n'en est pas mais, dans *Ferragus*, Maulincour fréquente ses bals – il y rencontre Madame Jules – et Henri de Marsay aussi. La première nouvelle s'organise autour d'une figure de forçat échappé, anciennement ouvrier puis entrepreneur en bâtiment ; on y croise une grisette, Ida Gruget, ainsi que sa mère, et le ménage bourgeois composé par Jules Desmarets (agent de change de Nucingen) et son épouse Clémence y joue un rôle considérable. Symétriquement, Paquita Valdès, dans *La Fille aux yeux d'or*, n'est pas non plus une aristocrate : elle a été vendue par sa mère à la marquise de San-Réal. Les trois histoires se déroulent cependant dans un milieu restreint, inscrit dans un espace parisien assez nettement circonscrit et saisi pendant une période historique relativement brève.

Ce point est indirectement abordé dans la préface d'*Histoire des Treize*, qui commence par ces lignes surprenantes :

Il s'est rencontré, sous l'Empire et à Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir [...] (Garnier, p. 11).

Où relever cette précision, « sous l'Empire », qui ne s'accorde pas avec le cadre de la Restauration (et des Cent-Jours) choisi pour les trois histoires. Balzac insiste sur l'extraordinaire pouvoir détenu par ces « treize rois inconnus, mais réellement rois, et plus que rois » (p. 17) mais il précise : « Depuis la mort de Napoléon, un hasard que l'auteur doit taire encore a dissous les liens de cette vie secrète » (p. 10) ; à la fin de la préface, il écrit : « Si l'auteur apprend les causes de son abdication, il les dira » (p. 17), ce qui semble entrer légèrement en contradiction avec la précédente phrase et engage à interpréter le fait.

L'appendice à *Ne touchez pas à la hache* est peut-être plus éclairant :

Le confident involontaire de ces curieux personnages se promet de donner un troisième épisode, parce que, dans l'aventure toute parisienne de la Fille aux yeux d'or, les Treize ont vu leur pouvoir également brisé, leur vengeance trompée, et que, cette fois, au dénoûment, ils n'ont vu ni Dieu ni la mort, mais une passion terrible, devant laquelle a reculé notre littérature, qui ne s'effraie cependant de rien (p. 456).

Ainsi le romancier se chargerait-il de relater l'histoire des Treize entrés dans le déclin : ils semblent avoir connu leurs plus grands triomphes sous l'Empire (la préface du recueil les

déclare « assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins », p. 9) mais la Restauration les voit confrontés désormais à l'échec et bientôt à la disparition. Le dernier chapitre de *Ferragus* s'intitulait « Où aller mourir ? » et le dernier chapitre de *La Duchesse de Langeais*, « Dieu fait les dénouements » : les Treize avaient ainsi vu Dieu et la mort, et *La Fille aux yeux d'or* les exposera au « pouvoir féminin ». Il y a une conclusion à tirer de cette observation que leurs aventures balzaciennes commencent quand, dans l'histoire « véritable » que le romancier leur invente, leur immense pouvoir s'exténue. On a lu mentions de l'Empire et de la mort de Napoléon, en 1821, qui vient clore la grande époque des Treize, à quoi s'ajoute que l'intrigue de *La Fille aux yeux d'or* se déroule pendant les Cent-Jours. On observera d'autre part que l'histoire de la nouvelle centrale, *La Duchesse de Langeais*, confronte les valeurs de l'aristocratie finissante à celles de l'Empire représenté par Montriveau : la place de Napoléon dans la trilogie est certes discrète mais elle est aussi essentielle.

La préface d'*Histoire des Treize*, dans l'édition Furne qui fait autorité, est signée de « Paris, 1831 » ; cette date est certainement fausse, elle vise peut-être à inscrire l'œuvre dans l'atmosphère romantique du tout début de la décennie. Le plus surprenant, en ce qui concerne les jeux de datation mis au point par Balzac, touche à une curieuse disparate. *Ferragus* et *La Fille aux yeux d'or* s'ouvrent chacun sur un tableau de Paris, qui en situe l'intrigue, et la grande analepse en quoi consiste principalement *La Duchesse de Langeais* commence par une évocation très développée sur le faubourg Saint-Germain, qui glose implicitement le titre du chapitre II, « L'amour dans la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin » et qui est présentée « comme définition des causes, et comme explication des faits » (p. 219) formant l'ensemble de l'aventure. Cette étude du faubourg Saint-Germain a une fonction très similaire à celle des deux tableaux et elle présente la même, curieuse, particularité que ceux-ci : celle d'être rétrospective, de suggérer que le point de vue porté sur l'année 1818 est défini par la perspective de la monarchie de Juillet c'est-à-dire du moment de la rédaction et de la publication de la nouvelle. On lit par exemple ces lignes :

L'homme du faubourg Saint-Germain a toujours conclu de sa supériorité matérielle en faveur de sa supériorité intellectuelle. Tout, en France, l'en a convaincu, parce que depuis l'établissement du faubourg Saint-Germain, révolution aristocratique commencée le jour où la monarchie quitta Versailles, le faubourg Saint-Germain s'est, sauf quelques lacunes, toujours appuyé sur le pouvoir, qui sera toujours en France plus ou moins faubourg Saint-Germain ; de là sa défaite en 1830 (p. 222).

La révolution de Juillet semble ainsi un butoir, elle détermine au moins le regard porté dans la nouvelle sur la société aristocratique, désignée comme décadente, comme sur la duchesse de Langeais en qui cette société s'incarne.

Le tableau inaugural de *Ferragus* présente la même particularité, rendu plus implicite par ce léger déplacement ; au moment de se concentrer sur l'un des personnages de l'histoire, la voix narrative date ainsi les événements :

À huit heures et demie du soir, rue Pagevin, dans un temps où la rue Pagevin n'avait pas un mur qui ne répêât un mot infâme, et dans la direction de la rue Soly, la plus étroite et la moins praticable de toutes les rues de Paris, sans en excepter le coin le plus fréquenté de la rue la plus déserte ; au commencement du mois de février, il y a de cette aventure environ treize ans, un jeune homme, par l'un de ces hasards qui n'arrivent pas deux fois dans la vie, tournait, à pied, le coin de la rue Pagevin pour entrer dans la rue des Vieux-Augustins, du côté droit, où se trouve précisément la rue Soly (p. 43).

« Il y a de cette aventure environ treize ans » est une datation relative, qui situe l'anecdote en 1820 ou 1819 (plus probablement, car il est fait mention du duc de Berry, assassiné le 14 février 1820) tout en ménageant un surplomb : 1833.

Le prologue de *La Fille aux yeux d'or* semble rédigé au présent de vérité générale, comme le précédent tableau, mais il y est fait référence à la Taglioni, dont le triomphe dans *La Sylphide* date de 1832, et de la Garde nationale honorée par le mercier « cumulard » – or c'est à partir de 1830 que les citoyens furent tenus d'assurer un temps de faction à ladite Garde. L'une des fonctions des trois tableaux, dans *Ferragus*, *La Duchesse de Langeais* et *La Fille aux yeux d'or*, est ainsi d'assigner discrètement aux récits qu'ils ouvrent une perspective déterminée par l'accession de Louis-Philippe d'Orléans, le « Roi-bourgeois », au trône.

Balzac choisit donc de considérer tant la Restauration (dont on peut rétrospectivement estimer que les Cent-Jours ne sont qu'un épisode, si capital soit-il puisqu'il se termine à la date fatidique de Waterloo, le 18 juin 1815) que l'histoire des Treize depuis leur chute ou leur dissolution, dans une perspective téléologique c'est-à-dire déterminée par la fin. Ce parti se confirme, d'une certaine manière, à la lecture des œuvres plus tardives de *La Comédie humaine* qui se rapportent à l'histoire des Treize, en particulier *Le Contrat de mariage*.

Ce récit, initialement intitulé *La Fleur des pois* (1835), a pour triste héros Paul de Manerville, en butte à de terribles difficultés conjugales et à qui son ami et conseiller Henri de Marsay adresse une longue lettre, où il évoque les activités des Treize dont son naïf destinataire était exclu ; voici quelques extraits de cette lettre :

Paul, je suis ton ami dans toute l'acception du mot. Si tu avais eu la cervelle cerclée dans un crâne d'airain, si tu avais eu l'énergie qui t'est venue trop tard, je t'aurais prouvé mon amitié par des confidences qui t'auraient fait marcher sur l'humanité comme sur un tapis. Mais quand nous causions des combinaisons auxquelles j'ai dû la faculté de m'amuser avec quelques amis au sein de la civilisation parisienne, comme un bœuf dans la boutique d'un faïencier ; quand je te racontais sous des formes romanesques les véritables aventures de ma jeunesse, tu les prenais en effet pour des romans, sans en voir la portée.

Paul de Manerville sert à de Marsay de repoussoir, il est presque défini par le fait de n'avoir jamais appartenu à la société des Treize, dont le pouvoir est évoqué ici à travers l'image de « marcher sur l'humanité comme sur un tapis ». Les activités de cette société sont ici ramenées à des amusements entre amis, de « véritables aventures » d'allure toute romanesque : voilà qui reprend l'argument de la préface du recueil, où étaient soulignées à la fois la véracité et l'apparence extraordinaire de chaque histoire. Henri de Marsay est ici supposé s'en être fait le conteur, au moins pour son ami.

Il poursuit en reprenant et en développant un mot de Talleyrand, « *Tout arrive !* » ; il affecte de croire à un lien privilégié entre Paul et Jacques Collin (c'est-à-dire Vautrin) et, surtout, répète combien la réalité est riche de drames et de tragédies invraisemblables mais vrai : « En apprenant ces tragi-comédies, beaucoup de gens refusent d'y croire ; ils prennent le parti de la nature humaine et de ses beaux sentiments, ils soutiennent que c'est des fictions. » C'est encore l'argument de la préface d'*Histoire des Treize*.

Surtout, la dernière partie de cette longue lettre touche aux projets politiques de de Marsay et des siens :

Je veux avoir dans cinq ans un portefeuille de ministre ou de quelque ambassade d'où je puisse remuer les affaires publiques à ma fantaisie. Il vient un âge où la plus belle maîtresse que puisse servir un homme est sa nation. Je me mets dans les rangs de ceux qui renversent le système aussi bien que le ministère actuel. Enfin je vogue dans les eaux d'un certain prince qui n'est manchot que du pied, et que je regarde comme un

politique de génie dont le nom grandira dans l'histoire ; un prince complet comme peut l'être un grand artiste. Nous sommes Ronquerolles, Montriveau, les Grandlieu, La Ruche-Hugon, Serizy, Féraud et Granville, tous alliés contre le parti-prêtre, comme dit ingénieusement le parti-niais représenté par *le Constitutionnel*. Nous voulons renverser les deux Vandenesse, les ducs de Lenoncourt, de Navareins, de Langeais et la Grande-Aumônerie. Pour triompher, nous irons jusqu'à nous réunir à La Fayette, aux Orléanistes, à la Gauche, gens à égorger le lendemain de la victoire, car tout gouvernement est impossible avec leurs principes. Nous sommes capables de tout pour le bonheur du pays et pour le nôtre.

On retrouve ici, parmi ceux figurant dans *Histoire des Treize*, les noms de Montriveau, Ronquerolles et Sérizy (le beau-frère de ce dernier), opposés à ceux de Langeais et de Navarreins (la duchesse est née Navarreins) : quoique officiellement dissoute, l'association secrète vise désormais à renverser la Restauration en s'attaquant au « parti-prêtre » soit aux légitimistes, au prix même d'alliances contre nature, mais provisoires, avec « la Gauche », sans s'embarrasser de questions de personnes :

Les questions personnelles en fait de roi sont aujourd'hui des sottises sentimentales, il faut en déblayer la politique. Sous ce rapport, les Anglais avec leur façon de doge sont plus avancés que nous ne le sommes. La politique n'est plus là, mon cher. Elle est dans l'impulsion à donner à la nation en créant une oligarchie où demeure une pensée fixe de gouvernement et qui dirige les affaires publiques dans une voie droite, au lieu de laisser tirailler le pays en mille sens différents, comme nous l'avons été depuis quarante ans dans cette belle France, si intelligente et si niaise, si folle et si sage, à laquelle il faudrait un système plutôt que des hommes.

Après avoir évoqué l'état de sa fortune et annoncé son prochain mariage avec une riche et laide Anglaise nommée Dinah Stevens, il décrit enfin la position sociale et politique de certains de ses alliés :

Montriveau, mon cher, est lieutenant-général ; il sera certes un jour ministre de la guerre, car son éloquence lui donne un grand ascendant sur la chambre. Voici Ronquerolles ministre d'état et du conseil privé. Martial de La Roche-Hugon est ambassadeur, il nous apporte en dot le maréchal duc de Carigliano et tout le croupion de l'empire qui s'est soudé si bêtement à l'échine de la restauration. Serizy mène le conseil d'état où il est indispensable. Granville tient la magistrature à laquelle

appartiennent ses deux fils ; les Grandlieu sont admirablement bien en cour ; Féraud est l'âme de la coterie Gondreville, bas intrigants qui sont toujours en haut, je ne sais pourquoi. Appuyés ainsi, qu'avons-nous à craindre ? Nous avons un pied dans toutes les capitales, un œil dans tous les cabinets, et nous enveloppons l'administration sans qu'elle s'en doute.

Vient la conclusion de cette longue lettre, qui rappelle les belles heures des Treize, traitées comme un épisode de jeunesse :

Le grand secret de l'alchimie sociale, mon cher, est de tirer tout le parti possible de chacun des âges par lesquels nous passons, d'avoir toutes ses feuilles au printemps, toutes ses fleurs en été, tous les fruits en automne. Nous nous sommes amusés, quelques bons vivants et moi, comme des mousquetaires noirs, gris et rouges, pendant douze années, ne nous refusant rien, pas même une entreprise de flibustier par ci par là ; maintenant nous allons nous mettre à secouer les prunes mûres dans l'âge où l'expérience a doré les moissons. Viens avec nous, tu auras ta part dans le *pudding* que nous allons cuisiner.

On apprendra dans *Pierrette* que Montriveau projette d'épouser la veuve de Rogron, la belle Bathilde de Chargebœuf ; *Autre étude de femme* et *Le Député d'Arcis* confirmeront que les Treize connus du lecteur ont en effet gagné du pouvoir et que, même, ils gouvernent désormais la France. C'est certainement dans *La Duchesse de Langeais* que se révèle avec la plus grande netteté l'orientation politique des Treize, alliés contre la noblesse décadente et fourvoyée du faubourg Saint-Germain mais l'analyse présentée au seuil du deuxième chapitre de cette nouvelle éclaire en partie *Ferragus*, où Auguste de Maulincour n'est pas seulement victime de sa naïveté mais partage le destin de la caste dont il est issu. Quant à de Marsay, le dénouement de *La Fille aux yeux d'or* révèle qu'il a manqué son « éducation sentimentale » et n'a accédé à aucune forme d'humanité : c'est bien son cynisme qui s'exprime tout au long de la lettre à Paul de Manerville.

Histoire des Treize forme ainsi une réflexion sur les lendemains de la Révolution. Les développements de Balzac sur l'effondrement inéluctable de l'aristocratie expriment sa pensée : sous la Restauration, le romancier s'était inscrit dans l'opposition et avait appelé de ses vœux la fin du régime. Sous la monarchie de Juillet, qui révélait à ses yeux le gouvernement du capital, il devait cependant se déclarer légitimiste et prendre le parti de la caste condamnée par la montée du libéralisme économique, contre « le siècle des intérêts

matériels » (selon une formule du *Médecin de campagne*). Dans *Illusions perdues*, telle est la leçon de Vautrin à Lucien de Rubempré :

Votre société n'adore plus le vrai Dieu, mais le veau d'or ! Telle est la religion de votre charte, qui ne tient plus compte, en politique, que de la propriété. N'est-ce pas dire à tous les sujets : Tâchez d'être riche !...

Et dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, à propos de la monarchie censitaire : « La Charte a proclamé le sacre de l'argent ».

Dans *La Cousine Bette*, Crevel se fera le porte-parole de Balzac en déclarant à Adeline Hulot :

Vous vous abusez, cher ange, si vous croyez que c'est le roi Louis-Philippe qui règne, et il ne s'abuse pas là-dessus. Il sait comme nous tous, qu'au-dessus de la Charte, il y a la sainte, la vénérée, la solide, l'aimable, la gracieuse, la belle, la noble, la jeune, la toute-puissante pièce de cent sous ! or, mon bel ange, l'argent exige des intérêts, et il est toujours occupé à les percevoir ! Dieu des Juifs, tu t'emportes ! a dit le grand Racine. Enfin, l'éternelle allégorie du veau d'or ! ... Du temps de Moïse, on agiotait dans le désert ! Nous sommes revenus aux temps bibliques ! Le veau d'or a été le premier grand-livre connu, reprit-il (Livre de poche, p. 340).

Pons conclura avec amertume : « On ne veut que de l'argent aujourd'hui [...] on n'a d'égards que pour les riches » (Folio, p. 91). Dans ce naufrage général des valeurs postrévolutionnaires, il semble que, pour le romancier, malgré bien des réserves, seul l'Empire, obliquement perpétué par les Treize, ait eu quelque grandeur ; c'est au moins la leçon mitigée du dernier roman, *Le Cousin Pons*.

Que la Révolution ait couvé non la liberté mais le libéralisme économique n'a pas été la seule révélation de la monarchie de Juillet. Celle-ci, en élevant au pouvoir Louis-Philippe d'Orléans, le fils de Philippe-Egalité qui avait voté la mort du roi en janvier 1793, réactivait le souvenir de la Terreur, dont témoignait la formule nouvelle de « roi des Français », au lieu de « roi de France ». Il était ainsi mis fin à la conception médiévale, mystique, du « double corps du roi » : le corps physique où un homme est enclos et le corps mystique qui survit à sa mort matérielle, parce qu'il abrite tous ceux qui l'ont précédé et tous ceux qui lui succéderont, parce qu'il est la royauté elle-même ; voilà ce qu'exprimait la formule rituelle : « Le roi est

mort, vive le roi ! »¹. Il se confirme, à partir de 1830, que toute espèce d'accès à un au-delà est désormais barré et que les vanités de ce monde ne peuvent pas être rédimées, que rien ne subsume le désordre, que l'entropie et la mutabilité sont devenues la loi. Le gouvernement des intérêts matériels en est l'expression : tout est désormais évaluable et échangeable, rien ne peut plus arrêter le cycle des métamorphoses dont Paris présente le spectacle tournoyant qui fait l'objet des tableaux liminaires de *Ferragus* et de *La Fille aux yeux d'or*. Aucune identité n'est plus stable. C'est cependant dans le panneau central du triptyque, *La Duchesse de Langeais*, que la hantise de la Terreur est la plus obsédante : « *Ne touchez pas à la hache* » est le leitmotiv et la clef de la nouvelle.

Dans tout l'œuvre de Balzac se manifeste son intérêt pour les sociétés secrètes, appréhendées comme les instruments d'une possible victoire de l'unité et de l'énergie contre les forces de corruption et de délitement qui menacent non seulement la société mais les individus eux-mêmes. Certes, les chevaliers de la Désœuvrance qui entendent régner à Issoudun, dans *La Rabouilleuse*, font piètre figure et paraissent une lamentable caricature des Treize. En revanche le Cénacle de d'Arthez oppose, aux compromissions journalistiques, les hautes et sévères exigences de l'art, et les Frères de la Consolation de *L'Envers de l'histoire contemporaine* sont porteurs d'espérance. Balzac rêvait pour lui-même la constitution d'une telle société, Le Cheval rouge, réunissant à ses côtés Gautier, Gozlan, Karr et tant d'autres.

La genèse d'*Histoire des Treize* paraît quelque peu embrouillée car on y trouve la trace de ce qui fut probablement un projet antérieur, lié aux compositions gothiques de sa jeunesse et en particulier *Argow le pirate*. Le titre complet de la première des trois nouvelles est *Ferragus chef des Dévorants* et la préface donne à ce sujet des éclaircissements qui n'en sont pas tout à fait : confident du romancier, quand celui-ci se préparait à composer des *Mémoires de Ferragus* devant faire pendant à ses *Mémoires de Sanson*, à une époque où ceux de Vidocq (mentionné dans *Ferragus* et dans *La Fille aux yeux d'or*) avaient rencontré quelque succès, le Bibliophile Jacob (Paul Lacroix) avait compris que Ferragus était le chef des Treize, ce qui est une erreur. On saisit confusément, à la lecture de la préface d'*Histoire des Treize*, que des Dévorants (dont le nom dérive de *devoir* et non de *dévorer*) sont une secte d'ouvriers d'origine immémoriale, dont il arrive que le « roi légitime » soit envoyé aux galères, comme il est arrivé à Gratien Bourignard, dit Ferragus XXIII. Ainsi que l'indique la formule « Quant aux Treize », qui ouvre le paragraphe suivant ces explication, la société qui réunit aussi

¹ Voir Kantarowicz, *Les Deux Corps du roi*, 1957 ; trad. 1983.

Montriveau et de Marsay est distincte de celle des Dévorants : il faut convenir que la nature du rapport qui les unit est comme englouti dans l'intervalle entre les deux paragraphes et que la nouvelle elle-même ne s'y arrête pas. On peut toutefois relever le passage où, après avoir soigné les brûlures laissées par l'effacement des lettres d'infâmie sur le dos de Ferragus, un mystérieux marquis lui déclare :

– Pauvre Gratien, toi, notre plus forte tête, notre frère chéri, tu es le benjamin de la bande ; tu le sais (p. 137).

L'âge de Ferragus ne permettant pas d'entendre par « benjamin » le plus jeune de la bande, il faut probablement entendre par là qu'il en est la plus récente recrue. Certes, le narrateur affirme que les Treize réunissent des hommes d'extractions diverses mais il est au moins certain que, par opposition à lui, Montriveau, de Marsay et Ronquerolles sont des aristocrates.

La condition d'ancien forçat, échappé, de Ferragus, le rapproche de Vautrin, qui fera sa première apparition dans *Le Père Goriot*, en 1835. Bien plus, la référence de la préface à la *Venise sauvée* d'Otway, qui tient lieu peu ou prou de généalogie de l'association, se retrouvera dans la bouche de ce personnage. On lit en effet :

Les Treize étaient tous des hommes trempés comme le fut Trelawney, l'ami de lord Byron, et, dit-on, l'original du *Corsaire* ; tous fatalistes, gens de cœur et de poésie, mais ennuyés de la vie plate qu'ils menaient, entraînés vers des jouissances asiatiques par des forces d'autant plus excessives que, longtemps endormies, elles se réveillaient plus furieuses. Un jour, l'un d'eux, après avoir relu *Venise sauvée*, après avoir admiré l'union sublime de Pierre et de Jaffier, vint à songer aux vertus particulières des gens jetés en dehors de l'ordre social, à la probité des bagnes, à la fidélité des voleurs entre eux, aux privilèges de puissance exorbitante que ces hommes savent conquérir en confondant toutes les idées dans une seule volonté. Il trouva l'homme plus grand que les hommes. Il présuma que la société devait appartenir tout entière à des gens distingués qui, à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises, à leur fortune joindraient un fanatisme assez chaud pour fondre en un seul jet ces différentes forces. Dès lors, immense d'action et d'intensité, leur puissance occulte, contre laquelle l'ordre social serait sans défense, y renverserait les obstacles, foudroierait les volontés, et donnerait à chacun d'eux le pouvoir diabolique de tous.

Le nom de Byron fait ici surgir ici une tonalité non seulement romantique mais gothique, qui donne en partie sa couleur à l'ensemble du volume : la mention d'un « pouvoir diabolique » n'est pas fortuite.

Or le drame d'Otway sera l'une des grandes références de Vautrin, qui y découvre un type de contrat social singulier, qu'il propose successivement à Eugène de Rastignac et à Lucien de Rubempré. A Eugène de Rastignac, d'abord :

Eh ! bien, pour moi qui ai bien creusé la vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel, une amitié d'homme à homme. Pierre et Jaffier, voilà ma passion. Je sais *Venise sauvée* par cœur. Avez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un camarade dit : « Allons enterrer un corps ! », y aller sans souffler mot ni l'embêter de morale ? J'ai fait ça, moi. Je ne parlerais pas ainsi à tout le monde. Mais vous, vous êtes un homme supérieur, on peut tout vous dire, vous savez tout comprendre. Vous ne patouillerez pas longtemps dans les marécages où vivent les crapoussins qui nous entourent ici.

A la fin d'*Illusions perdues*, au moment d'établir son pacte avec lui, il demande à Lucien s'il a médité la pièce d'Otway :

— Enfant, dit l'Espagnol en prenant Lucien par le bras, as-tu médité la *Venise sauvée* d'Otway ? As-tu compris cette amitié profonde, d'homme à homme, qui lie Pierre à Jaffier, qui fait pour eux d'une femme une bagatelle, et qui change entre eux tous les termes sociaux ? ... Eh ! bien, voilà pour le poète.

D'une façon rétrospective, les Treize sont ainsi presque donnés pour la création de Vautrin, à moins qu'on ne préfère poser que Vautrin en perpétue le système quand l'association a cessé d'exister. Pour sa part, et il y est fait allusion dans la grande lettre de de Marsay à Paul de Manerville, du *Contrat de mariage*, Vautrin est le chef d'une association, de truands cette fois, tout aussi secrète que les Treize et qui est aussi désignée par un nombre : les Dix Mille. Il présente d'autre part la particularité d'être un personnage inspiré à Balzac par la personne réelle de Vidocq, dont on a vu que le nom est mentionné tant dans *Ferragus* que dans *La Fille aux yeux d'or* comme celui du chef de la police parisienne – depuis au moins la publication de ses extraordinaires *Mémoires*, l'inscription du nom de Vidocq dans une nouvelle ou un roman est *a priori* gage de réalisme (ce mot entendu dans son sens le plus banal et le moins problématique), si fantastiques apparaissent les aventures pouvant lui être rapportées.

La société des Dix Mille est contemporaine d'une autre, évoquée dans *Gobseck* la même année 1835 et qui suggère de voir dans de telles associations une sorte de modèle romanesque pour Balzac, s'identifiant à l'un de ces rois plus invisibles que silencieux ayant accès à tous les mystères et tous les drames secrets de la société. Le vieil usurier rapporte ceci à Derville :

Le Pouvoir et le Plaisir ne résument-ils pas tout votre ordre social ? Nous sommes dans Paris une dizaine ainsi, tous rois silencieux et inconnus, les arbitres de vos destinées. La vie n'est-elle pas une machine à laquelle l'argent imprime le mouvement ? Sachez-le, les moyens se confondent toujours avec les résultats : vous n'arriverez jamais à séparer l'âme des sens, l'esprit de la matière. L'or est le spiritualisme de vos sociétés actuelles. Liés par le même intérêt, nous nous rassemblons à certains jours de la semaine au café Thémis, près du Pont-Neuf. Là, nous nous révélons les mystères de la finance. Aucune fortune ne peut nous mentir, nous possédons les secrets de toutes les familles. Nous avons une espèce de *livre noir* où s'inscrivent les notes les plus importantes sur le crédit public, sur la Banque, sur le Commerce. Casuistes de la Bourse, nous formons un Saint-Office où se jugent et s'analysent les actions les plus indifférentes de tous les gens qui possèdent une fortune quelconque, et nous devinons toujours vrai. Celui-ci surveille la masse judiciaire, celui-là la masse financière ; l'un la masse administrative, l'autre la masse commerciale. Moi, j'ai l'œil sur les fils de famille, les artistes, les gens du monde, et sur les joueurs, la partie la plus émouvante de Paris. Chacun nous dit les secrets du voisin. Les passions trompées, les vanités froissées sont bavardes. Les vices, les désappointements, les vengeances sont les meilleurs agents de police. Comme moi, tous mes confrères ont joui de tout, se sont rassasiés de tout, et sont arrivés à n'aimer le pouvoir et l'argent que pour le pouvoir et l'argent même.

Ne pourrait-on pas voir en Gobseck, spécialisé comme lui dans « les fils de famille, les artistes, les gens du monde, et [...] les joueurs », dont il importe qu'ils composent « la partie la plus émouvante de Paris », l'auteur des *Scènes de la vie parisiennes* ? Derville, dans la version définitive du *Colonel Chabert*, commentera l'aventure de son malheureux client en la mettant en regard d'autres drames où l'on reconnaît les intrigues du *Père Goriot*, de *Gobseck* même, de *La Femme de trente ans* et de *La Cousine Bette*. On conçoit bien, dans cette perspective, qu'*Histoire des Treize* forme une anticipation et même une préparation de *La Comédie humaine*.

Le titre du recueil appelle cependant une observation aisée à formuler : il se rencontre une forme de contradiction entre la mention implicite de treize éventuels héros et sa composition en forme de trilogie. A l'exception des trois héros de *Ferragus*, *La Duchesse de Langeais* et *La Fille aux yeux d'or*, est nommé le seul marquis de Ronquerolles, qui apparaît à l'arrière-plan de chaque récit. Certes, apparaît dans *Ferragus* un marquis et chirurgien, qui soigne les brûlures provoquées par l'effacement des lettres d'infamie sur le dos de l'ancien forçat, mais celui-ci n'est pas nommé. On apprend aussi dans *La Duchesse de Langeais* qu'un affilié mathématicien a calculé l'agencement des passerelles devant favoriser l'enlèvement de la sœur Thérèse mais il demeure anonyme lui aussi. La révélation tardive de l'appartenance de Maxime de Trailles aux Treize, dans *Le Député d'Arcis*, ne satisfait que très relativement la curiosité du lecteur :

Sous la Restauration, il avait assez bien exploité son état de page de l'empereur, il attribuait à ses prétendues opinions bonapartistes la répulsion qu'il avait rencontrée chez les différents ministères quand il demandait à servir les Bourbons ; car, malgré ses liaisons, sa naissance, et ses dangereuses capacités, il ne put rien obtenir ; et, alors, il entra dans la conspiration sourde sous laquelle succombèrent les Bourbons de la branche aînée. Maxime fit partie d'une association commencée dans un but de plaisir, d'amusement (Voir LES TREIZE), et qui tourna naturellement à la politique cinq ans avant la révolution de Juillet.

L'appartenance de Maxime de Trailles à l'association peut surprendre : aucune des aventures où il paraît ne montre aucun prestige : il séduit les femmes et s'endette (voir *Le Père Goriot*), cela être semble sa seule activité – un simple roué. Seule la mention de son bonapartisme, qu'il partage au moins avec Montriveau, retient l'attention, surtout placée dans la perspective déjà ouverte par la lettre de de Marsay à Manerville : l'activité des Treize devait aboutir à la préparation, à partir de 1825, de la révolution de Juillet. On pourra, assurément, s'interroger sur le rôle éventuel des Grandlieu, de La Ruche-Hugon, Serizy, Féraud et Granville (mentionnés dans la même lettre) mais rien ne permet d'établir quoi que ce soit : le portrait en creux du comte Féraud livré dans *Le Colonel Chabert* s'accorde mal avec l'hypothèse de son affiliation et l'on connaît fort peu de chose concernant les cinq autres personnages.

A aucun moment, semble-t-il, Balzac n'a envisagé de compléter le recueil et moins encore de porter le nombre des nouvelles à treize. Loin de vouloir compléter l'ensemble, il insistait au contraire, dans la note publiée en appendice à *Ferragus*, dans la *Revue de Paris*, sur le caractère définitif de sa décision :

Ces trois épisodes de l'*Histoire des Treize* sont les seuls que l'auteur puisse publier.

Quant aux autres drames de cette histoire, si féconde en drames, ils peuvent se conter entre onze heures et minuit ; mais il est impossible de les écrire (Garnier, p. 455).

« Une conversation entre onze heures et minuit » était le titre d'une section des *Contes bruns*, inspirée par l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, où la maîtresse de maison donnait successivement la parole à douze convives, de la façon apparemment la plus informelle. Dans l'appendice à *La Fille aux yeux d'or*, Balzac revenait à l'exigence de s'en tenir à trois épisodes :

Quoique chacun des Treize puisse offrir le sujet de plus d'un épisode, l'auteur a pensé qu'il était convenable et peut-être poétique de laisser leurs aventures dans l'ombre, comme s'y est constamment tenue leur étrange association (p. 458).

On entend bien que, dans la fiction qu'il élabore de sa composition, Balzac est supposé connaître d'autres aventures dont les Treize auraient été le héros car elles lui ont été relatées. L'inspiration de ces nouvelles, qu'on pourrait désigner plus proprement comme des « contes », est donnée pour orale. Elles auraient été recueillies par Balzac de la bouche d'un inconnu, membre des Treize, qui contribue à l'énigme :

Cet homme en apparence jeune encore, à cheveux blonds, aux yeux bleus, dont la voix douce et claire semblait annoncer une âme féminine, était pâle de visage et mystérieux dans ses manières, il causait avec amabilité, prétendait n'avoir que quarante ans, et pouvait appartenir aux plus hautes classes sociales. Le nom qu'il avait pris paraissait être un nom supposé ; dans le monde, sa personne était inconnue. Qu'est-il ? on ne sait (Garnier, p. 11).

D'une jeunesse mystérieusement préservée, donc, et d'un nom supposé : ce narrateur n'est ni Ferragus ni Montriveau ni de Marsay ni Ronquerolles. Que ce personnage soit inconnu fait rêver son auditeur, pensant à Macpherson et à Homère : il y aurait dans ces « contes » une dimension épique, ils seraient empreints de « l'incognito du génie ». A aucun moment n'est expliquée ni justifiée la connivence qu'exhibe ainsi Balzac avec la société secrète des Treize, à laquelle on saisit bien qu'il n'appartient pas mais dont il est proche : même s'il qualifie d'« étrange » la permission reçue d'imprimer ces histoires, voilà qui contribue à établir un lien entre son activité de romancier et celle de ces « rois inconnus ».

La fiction de ce narrateur anonyme connaît quelques variations : à la fin de *Ne touchez pas à la hache*, de Marsay invitait Ronquerolles à raconter l'histoire de *La Fille aux yeux d'or*. En revanche, dans la note publiée en appendice à la première édition de cette nouvelle, le romancier prétendait la tenir de de Marsay lui-même :

Le héros de cette aventure, qui vint la lui raconter, en le priant de la publier, sera sans doute satisfait de voir son désir accompli, quoique d'abord l'auteur ait jugé l'entreprise impossible. Ce qui semblait surtout difficile à faire croire était cette beauté merveilleuse, et féminine à demi, qui distinguait le héros quand il avait dix-sept ans, et dont l'auteur a reconnu les traces dans le jeune homme de vingt-six ans (p. 457).

La lettre à Manerville dépeint aussi de Marsay comme un conteur des aventures des Treize. Je relève, sans m'y arrêter encore, l'insistance de Balzac sur la féminité de son narrateur, qu'il soit un inconnu (comme l'indique la préface définitive) ou qu'il soit aussi le héros de *La Fille aux yeux d'or* : on constatera en effet que l'*Histoire des Treize* fait une grande place à ce qui est de l'ordre d'un « trouble dans le genre ».

L'entremise de ce narrateur autorise Balzac à prétendre qu'il est le simple transcrit d'une matière déjà présente, donnée et même vraie quoiqu'elle puisse paraître extraordinaire. Son insistance sur l'authenticité de ces récits fait partie des conventions de la nouvelle, dont on s'accorde depuis Goethe (en particulier au XIX^e siècle) à estimer qu'elle consiste dans « la relation inouïe d'un événement qui a eu lieu ». Pour une grande part, la préface du recueil vise à réduire les apparentes extravagances qu'il relate à la simple réalité et il insiste sur son parti de la simplicité. Certes, il recourt à des références gothiques, mais en vue de les écarter. On lit en effet :

[...] ces treize hommes sont restés inconnus, les plus bizarres idées que suggère à l'imagination la fantastique puissance faussement attribuée aux Manfred, aux Faust, aux Melmoth [...].

Un peu plus loin, il qualifie la « vie secrète » de ces treize héros de « curieuse », « curieuse, autant que peut l'être le plus noir des romans de madame Radcliffe ». Voilà Manfred, Faust et Melmoth, au moins dévalués par l'antonimase qui autorise à les décliner au pluriel, implicitement accusés de plagiat, puisque « la fantastique puissance » qui leur aurait été « faussement attribuée » reviendrait en fait aux Treize : l'histoire de ces derniers imposerait des apparences dignes des romans les plus noirs, comme ceux d'Ann Radcliff, tout en étant véritable. Balzac y revient quelques pages plus loin : sa matière s'imposant en elle-même

comme infiniment romanesque, il s'est refusé à la surenchère. C'est le sens de ces lignes, où il caractérise en réalité la manière de « Madame Radcliffe » pour justifier sa préface :

Un auteur doit dédaigner de convertir son récit, quand ce récit est véritable, en une espèce de joujou à surprise, et de promener, à la manière de quelques romanciers, le lecteur, pendant quatre volumes, de souterrains en souterrains, pour lui montrer un cadavre tout sec, et lui dire, en forme de conclusion, qu'il lui a constamment fait peur d'une porte cachée dans quelque tapisserie, ou d'un mort laissé par mégarde sous des planchers. Malgré son aversion pour les préfaces, l'auteur a dû jeter ces phrases en tête de ce fragment (p. 12).

Il insiste, « la puissance naturellement acquise [par les Treize] peut seule expliquer certains ressorts en apparence surnaturels », comme illustrant par anticipation cette observation que lui adressera Vidocq lui-même dans *Les Chauffeurs du Nord* : « vous vous donnez bien du mal, monsieur de Balzac, pour créer des histoires de l'autre monde, quand la réalité est là devant vos yeux, près de votre oreille, sous votre main. » Le genre naissant du roman policier, auquel contribue Balzac, est certainement celui qui par définition vise à réduire le fantastique, en rapportant l'extraordinaire à des lois toutes rationnelles. Il n'en demeure pas moins qu'*Histoire des Treize* ne cesse de jouer sur l'ambiguïté, comme on le constate par exemple à propos de de Marsay, d'abord persuadé que les craintes de Paquita sont extravagantes :

– Enfin, voici donc une aventure bien romanesque, se dit Henri quand Paul revint. À force de participer à quelques-unes, j'ai fini par rencontrer dans ce Paris une intrigue accompagnée de circonstances graves, de périls majeurs. [...]. Mourir ? pauvre enfant ! Des poignards ? imagination de femmes ! Elles sentent toutes le besoin de faire valoir leur petite plaisanterie.

Il s'avère néanmoins que ce « romanesque » triomphe... Retour aux romans de madame Radcliffe :

Le mulâtre l'introduisit dans une maison où l'escalier se trouvait près de la porte cochère. Cet escalier était sombre, aussi bien que le palier sur lequel Henri fut obligé d'attendre pendant le temps que le mulâtre mit à ouvrir la porte d'un appartement humide, nauséabond, sans lumière, et dont les pièces, à peine éclairées par la bougie que son guide trouva dans l'antichambre, lui parurent vides et mal meublées, comme le sont celles d'une maison dont les habitants sont en voyage. Il reconnut cette

sensation que lui procurait la lecture d'un de ces romans d'Anne Radcliffe où le héros traverse les salles froides, sombres, inhabitées, de quelque lieu triste et désert (p. 418).

A en croire la préface, ce n'est cependant pas là la tonalité recherchée par le complaisant auditeur de tant d'histoires épouvantables. Balzac avance, pour critère de choix de ses trois histoires, le double argument de la douceur des aventures et de la beauté des figures féminines qui s'y rencontrent :

Des drames dégouttant de sang, des comédies pleines de terreurs, des romans où roulent des têtes secrètement coupées, lui ont été confiés. Si quelque lecteur n'était pas rassasié des horreurs froidement servies au public depuis quelque temps, il pourrait lui révéler de calmes atrocités, de surprenantes tragédies de famille, pour peu que le désir de les savoir lui fût témoigné. Mais il a choisi de préférence les aventures les plus douces, celles où des scènes pures succèdent à l'orage des passions, où la femme est radieuse de vertus et de beautés (Garnier, p. 11-12).

Confronté à un ensemble d'histoires véritablement gothiques, l'auteur aurait donc pris le parti de scènes adoucies par de gracieuses présences féminines et dont on devine qu'elles font une place à l'amour plutôt qu'au crime associé au sang, aux terreurs et aux « têtes secrètement coupées » : au moins celle de la duchesse de Langeais, avertie de ne pas « touche[r] à la hache » ne roule-t-elle pas mais on conviendra toutefois que l'histoire de Paquita Valdès s'achève dans le sang... Cette dernière phrase n'en doit pas moins être prise au sérieux : elle justifie l'appartenance d'*Histoire des Treize* aux *Scènes de la vie parisiennes* plutôt qu'aux *Etudes philosophiques*, où sont principalement rassemblés les récits d'inspiration fantastique. La visée de Balzac ne serait pas de flatter l'imagination mais d'engager à penser, depuis le curieux belvédère que constitue la monarchie de Juillet, honnie, le Paris révolutionné.

Pour conclure :

- Une anticipation de *La Comédie humaine*
- ... où la secrète royauté des Treize renvoie au pouvoir du romancier lui-même
- ... lancé dans l'extraordinaire entreprise de mettre au jour les lois, politiques et sociales, qui gouvernent sous la monarchie de Juillet « le fantastique de la vie réelle ».

Anthologie : le pouvoir des Treize

Ferragus

p. 56 Quelques jours après le mariage de sa fille, la mère de Clémence, qui, dans le monde, passait pour en être la marraine, dit à Jules Desmarets d'acheter une charge d'Agent de change, en promettant de lui procurer tous les capitaux nécessaires. En ce moment, ces Charges étaient encore à un prix modéré. Le soir, dans le salon même de son Agent de change, un riche capitaliste proposa, sur la recommandation de cette dame, à Jules Desmarets, le plus avantageux marché qu'il fût possible de conclure, lui donna autant de fonds qu'il lui en fallait pour exploiter son privilège, et le lendemain l'heureux commis avait acheté la charge de son patron. En quatre ans, Jules Desmarets était devenu l'un des plus riches particuliers de sa compagnie ; des clients considérables vinrent augmenter le nombre de ceux que lui avait légués son prédécesseur. Il inspirait une confiance sans bornes, et il lui était impossible de méconnaître, dans la manière dont les affaires se présentaient à lui, quelque influence occulte due à sa belle-mère ou à une protection secrète qu'il attribuait à la Providence.

p. 78 (c'est le vidame de Pamiers qui parle à Auguste de Maulincour)

La police, mon cher enfant, est ce qu'il y a de plus inhabile au monde, et le pouvoir ce qu'il y a de plus faible dans les questions individuelles. Ni la police, ni le pouvoir ne savent lire au fond des cœurs. Ce qu'on doit raisonnablement leur demander, c'est de rechercher les causes d'un fait. Or, le pouvoir et la police sont éminemment impropres à ce métier : ils manquent essentiellement de cet intérêt personnel qui révèle tout à celui qui a besoin de tout savoir. Aucune puissance humaine ne peut empêcher un assassin ou un empoisonneur d'arriver soit au cœur d'un prince, soit à l'estomac d'un honnête homme. Les passions font toute la police.

p. 81 Quand Auguste se trouva devant son adversaire, homme de plaisir, auquel personne ne refusait des sentiments d'honneur, il ne put voir en lui l'instrument de Ferragus, chef des Dévorants, mais il eut une secrète envie d'obéir à d'inexplicables pressentiments en questionnant le marquis.

83 Lui seul avait voulu la lutte impitoyable dans laquelle, déjà blessé trois fois, il succomberait inévitablement, parce que sa mort avait été jurée, et serait sollicitée par tous les moyens humains.

p. 126 Là, devait s'éclaircir le mystère d'où dépendait le sort de tant de personnes ; là était Ferragus, et à Ferragus aboutissaient tous les fils de cette intrigue. La réunion de madame Jules, de son mari, de cet homme, n'était-elle pas le nœud gordien de ce drame déjà sanglant, et auquel ne devait pas manquer le glaive qui dénoue les liens les plus fortement serrés ?

p. 138 (Ferragus parle à sa fille)

N'as-tu donc jamais reconnu la seconde providence qui veille sur toi ? Tu ne sais pas que douze hommes pleins de force et d'intelligence forment un cortège autour de ton amour et de ta vie, prêts à tout pour votre conservation ? [...] – Après bien des peines, après avoir fouillé le globe, dit Ferragus en continuant, mes amis m'ont trouvé une peau d'homme à endosser. Je vais être d'ici à quelques jours monsieur de Funcal, un comte portugais.

p. 149 (Madame Jules parle à son mari)

J'ai su que, depuis quatre ans, mon père et ses amis ont presque remué le monde, pour mentir au monde. Afin de me donner un état, ils ont acheté un mort, une réputation, une fortune, tout cela pour faire revivre un vivant, tout cela pour toi, pour nous. Nous ne devons rien en savoir. Eh ! bien, ma mort épargnera sans doute ce mensonge à mon père, il mourra de ma mort.

p. 169 Il est impossible de savoir si l'on a oublié de les [certaines figures] enterrer, ou si elles se sont échappées du cercueil ; elles sont arrivées à un état quasi fossile. *Un de ces Melmoth parisiens* était venu se mêler depuis quelques jours parmi la population sage et recueillie qui, lorsque le ciel est beau, meuble infailliblement l'espace enfermé entre la grille sud du Luxembourg et la grille nord de l'Observatoire, espace sans genre, espace neutre dans Paris.

La Duchesse de Langeais

p. 199 Le jeu de la musicienne lui dénonçait une femme aimée avec ivresse, et qui s'était si profondément ensevelie au cœur de la religion et si soigneusement dérobée aux regards du monde, qu'elle avait échappé jusqu'alors à des recherches obstinées adroitement faites par des hommes qui disposaient et d'un grand pouvoir et d'une intelligence supérieure.

p. 212 Je vous ai cherchée dans le monde entier. Depuis cinq ans, vous êtes ma pensée de tous les instants, l'occupation de ma vie. Mes amis, des amis bien puissants, vous le savez, m'ont aidé de toute leur force à fouiller les couvents de France, d'Italie, d'Espagne, de Sicile, de l'Amérique.

p. 263 Eh ! n'est-ce que votre mari qui nous gêne ? s'écria joyeusement le général en se promenant à grands pas dans le boudoir. Ma chère Antoinette, je possède un pouvoir plus absolu que ne l'est celui de l'autocrate de toutes les Russies. Je m'entends avec la Fatalité ; je puis, socialement parlant, l'avancer ou la retarder à ma fantaisie, comme on fait d'une montre. Diriger la Fatalité, dans notre machine politique, n'est-ce pas tout simplement en connaître les rouages ? Dans peu, vous serez libre, souvenez-vous alors de votre promesse.

p. 297 Tout à coup les reflets devenus plus vifs avaient illuminé trois personnes masquées. Cet aspect horrible s'évanouit si promptement qu'elle le prit pour une fantaisie d'optique.

p. 343-345 Armand et les amis dévoués qui le secondaient dans sa difficile entreprise [...] quelque enlèvement aérien, mystérieux, qui persuadât aux nonnes que le diable leur avait rendu visite.

[...] Puis, tout avait été prévu pour le succès d'une entreprise qui offrait à ces hommes blasés des plaisirs de Paris un véritable amusement.

ces treize démons humains [...] l'un d'eux, profondément mathématicien [...]

La Fille aux yeux d'or

p. 424 Pour bien comprendre sa conduite au dénouement de cette histoire, il est nécessaire d'expliquer comment son âme s'était élargie à l'âge où les jeunes gens se rapetissent ordinairement en se mêlant aux femmes ou en s'en occupant trop. Il avait grandi par un concours de circonstances secrètes qui l'investissaient d'un immense pouvoir inconnu. Ce jeune homme avait en main un sceptre plus puissant que ne l'est celui des rois modernes

presque tous bridés par les lois dans leurs moindres volontés. De Marsay exerçait le pouvoir autocratique du despote oriental. Mais ce pouvoir, si stupidement mis en œuvre dans l'Asie par des hommes abrutis, était décuplé par l'intelligence européenne, par l'esprit français, le plus vif, le plus acéré de tous les instruments intelligentiels. Henri pouvait ce qu'il voulait dans l'intérêt de ses plaisirs et de ses vanités. Cette invisible action sur le monde social l'avait revêtu d'une majesté réelle, mais secrète, sans emphase et repliée sur lui-même. Il avait de lui, non pas l'opinion que Louis XIV pouvait avoir de soi, mais celle que les plus orgueilleux des Kalifes, des Pharaons, des Xerxès qui se croyaient de race divine, avaient d'eux-mêmes, quand ils imitaient Dieu en se voilant à leurs sujets, sous prétexte que leurs regards donnaient la mort.

p. 426 Le lendemain et le surlendemain, il disparut sans que l'on pût savoir où il était allé. Sa puissance ne lui appartenait qu'à de certaines conditions, et heureusement pour lui, pendant ces deux jours, il fut simple soldat au service du démon dont il tenait sa talismanique existence.

p. 442 — Je ne puis pas quitter Paris, ma petite, répondit Henri. Je ne m'appartiens pas, je suis lié par un serment au sort de plusieurs personnes qui sont à moi comme je suis à elles. Mais je puis te faire dans Paris un asile où nul pouvoir humain n'arrivera.